

La Tempête, de Shakespeare. Mise en scène de Philippe Awat. Avec Thierry Bosc, Mikaël Chirinian, Xavier de Guillebon, Laurent Desponds, Benjamin Egner, Malik Faraoun, Serge Gaborieau, Florent Guyot, Pascale Oudot, Jean Pavageau, Angélique Zaini. TQI Antoine Vitez (Ivry, 94). Du 13 mai au 9 juin 2013.

La tempête fait rage, éclairs et tonnerre zèbrent le ciel et les tympan, les corps malmenés des survivants sont roulés par la vague monstrueuse qui engloutit le navire fracassé. Un calme inquiétant s'instaure dans une pénombre durable. Rois et serviteurs ont, semble-t-il, échappé à la mort, mais à quelle déshérence se voient-ils désormais voués ? Ferdinand, le fils du roi de Naples Alonso, est porté

disparu. Apparaît alors le maître des lieux, qui trace pour sa fille chérie, Miranda, le tableau de la malfaisance fraternelle qui l'a dépossédé de son trône et les a tous deux condamnés à l'exil sur cette île déserte. Magicien, érudit, Prospero a puisé dans les livres les ressorts du pouvoir qu'il exerce sur les éléments naturels. L'esprit de l'air, Ariel, le sert fidèlement, parce que sa liberté est à ce prix. Face à eux, tordu vers la terre, le gnome Caliban grimace sa haine vengeresse dans la violence sournoise qu'il a héritée de sa sorcière de mère, Sycorax. Prospero a fomenté cette tempête pour recouvrer son trône de Milan, et se venger de son frère Antonio l'usurpateur, ainsi que de ceux qui ont monnayé leur allégeance, les princes de Naples et leurs séides. Cheminement vers l'aveu, la vérité, le renoncement à l'intrigue et aux jeux de pouvoir, même pour les plus inoffensifs ou purs, tels Gonzalo et Ferdinand momentanément tentés. Mais les enjeux sont bien plus que politiques. Liberté et servitude, pureté de l'amour, victoire sur l'obscurité du Mal, remise en perspective de la puissance magique. Comme toujours chez Shakespeare, les grotesques, Trinculo et Stefano, apportent leur touche de grossièreté, brutaux, ivrognes clownesques, caricatures d'humanité voués à leur bassesse et punis en conséquence. Les épreuves que subiront les divers personnages seront initiatiques et rédemptrices. Les tourtereaux se marieront dans le jeu et l'innocence mutuelle. Les méchants imploreront pardon. Mais surtout Prospero, –le souriant Thierry Bosc, émouvant et ambigu-, jettera au feu les instruments de sa puissance, *abjurant cette magie brutale, brisant son sceptre, noyant son livre*. Et Ariel, –étonnante Pascale Oudot-, s'envolera dans l'air de sa liberté. Tandis que Caliban, –Florent Guyot impressionnant-, restera sur les terres de sa solitude définitive. Mais enfin redressé sur ses ambes...

Sommes-nous dans l'illusion ? Au soir de son œuvre, le grand William déploie une fois encore l'oxymore fondamental de la nature humaine, entre naïveté et vilénie, entre rêve et cauchemar, dans l'habituelle variété de registres, poétique et prosaïque, noble, emphatique ou grossier. La cruauté grinçante est en constant filigrane du comique. Et ce qui ne laisse pas d'étonner, c'est le lyrisme de faune tragique et douloureux, dont fait preuve l'ignoble Caliban, qu'on s'attendrait voué à la trivialité.

Le décor est hautement métaphorique. Gigantesque coque de galion en perdition, il sera aussi muraille escarpée et forteresse magique de Prospero, contre laquelle viennent se briser les ascensions et les chutes vertigineuses, vague dangereuse et salvatrice de toutes les contorsions et acrobaties. Et, dans ses antres, le feu purificateur symbolisera la vie et le salut.

L'atmosphère est baignée de nuées, de lueurs étranges et de fulgurances qui trouent la pénombre inquiétante. Seul le final apportera l'aurore des réconciliations, avec les autres, avec soi-même surtout. Et, dans la lumière naissante, l'ambigu Prospero lui aussi reprendra le chemin de son royaume.

On est ballotté dans le naufrage et les intrigues emboîtées, fasciné par la magie et l'illusion en ombres chinoises, secoué de rires, hypnotisé par ce qui est incontestablement un des plus beaux spectacles du moment.

Et nous retournons à nos rêves. Les avons-nous vraiment quittés ? Et le magicien Shakespeare, dans l'ombre, sourit de plaisir...